

L'AIGUILLE EMPOISONNÉE

I

Ce fut le 3 janvier 1845, à 8 heures du soir, que je fis la connaissance de M. Maximilien Heller.

Quelques jours auparavant, j'avais été abordé dans la rue par un de mes amis, Jules H. . . ., qui, les premiers compliments échangés, m'avait dit avec une insistance toute particulière :

—Voici déjà quelque temps que je voulais aller chez vous, mon cher docteur, pour vous prier de me rendre un grand service. Un de mes anciens confrères du barreau, M. Heller, qui demeure ici près, est dans l'état de santé le plus alarmant. Nous avions d'abord cru, ses amis et moi, que son mal était plus moral que physique. Nous avons essayé tous les moyens de distraction possibles, nous nous sommes efforcés de ranimer son courage, nous avons tâché de donner quelques aliments à son intelligence, que nous avons connue autrefois si belle et si lumineuse. Je dois convenir que tous nos efforts ont échoué. Il ne nous reste plus qu'à implorer le secours de la science. Ce que notre amitié n'a pu faire, votre autorité de docteur le fera peut-être. Maximilien a une nature énergique, et il ne cédera guère, je crois, qu'à une raison supérieure. Allez donc chez lui un de ces soirs, mon cher ami, et voyez ce que vous pouvez pour ce pauvre garçon. Je vous serai tout particulièrement reconnaissant du bien que vous lui ferez.

La semaine suivante, pour condescendre au désir que m'avait exprimé mon ami, et bien que cette visite me répugnât un peu, — car j'avais entendu parler de M. Maximilien Heller comme d'un excentrique désagréable et fort maussade, — je me rendis chez mon nouveau malade.

Il demeurait dans une des rues tortueuses de la butte Saint-Roch.

La maison qu'il habitait était très étroite, — elle n'avait que deux fenêtres de façade ; — mais en revanche, sa hauteur était exagérée.

Elle se composait de cinq étages et de deux mansardes superposées.

Au rez-de-chaussée, était une boutique de fruitier peint en vert qui s'ouvrait sur la rue.

Une porte basse, treillagée en sa partie supérieure, donnait accès dans l'intérieur de la maison.

Après avoir traversé un couloir sombre dont le parquet cédait sous le pas, on arrivait brusquement à deux marches vermoulues, qu'on apercevait à peine dans l'obscurité et contre lesquelles on trébuchait inévitablement.

Le bruit de cette chute avertissait le portier qu'un visiteur se présentait dans son immeuble.

C'était un moyen fort ingénieux, assurément, d'économiser les frais d'une sonnette.

J'étais encore tout saisi de l'émotion désagréable qui suit un faux pas imprévu fait dans l'obscurité, lorsque j'entendis une voix aigre comme celle d'une sorcière sortir d'une sorte de niche pratiquée dans l'escalier.

—Que voulez-vous ? chez qui allez-vous ? me cria l'invisible cerbère.

—M. Maximilien Heller est-il chez lui ? répondis-je en tournant la tête du côté d'ou la voix était partie.

—Au sixième, la porte à droite ? répondit laconiquement ce portier fantastique.

Je me mis en devoir de commencer l'ascension.

Soit par ignorance, soit pour simplifier sa besogne, l'architecte n'avait pas donné aux escaliers la forme tournante qu'ils ont d'ordinaire.

Ils se composaient d'une série d'échelles droites, aboutissant à des paliers étroits sur lesquels s'ouvraient les portes noircies des chambres.

J'arrivai enfin au sixième étage.

Une lueur que j'aperçus au fond d'un étroit corridor me servit de guide.

Cette lueur était celle d'une petite lampe fumeuse suspendue à un clou près de la première porte à droite.

—Ce doit être là ! pensai-je.

Je frappai doucement.

—Entrez, me répondit une voix faible.

Je poussai la porte, qui n'était fermée qu'avec un loquet, et j'entrai dans la chambre de M. Maximilien Heller.

Cette chambre présentait un singulier spectacle.

Les murailles étaient dénudées, et couvert seulement, par places, de lambeaux d'un papier vulgaire.

A gauche, un rideau en perse, d'un rose fané, pendait à un triangle et cachait sans doute un lit placé dans un renfoncement du mur.

Un feu de mottes brûlait dans la petite cheminée.

Sur une table située à peu près au milieu de cette modeste cellule, des papiers étaient amoncelés dans le plus beau désordre.

Maximilien Heller était étendu dans un grand fauteuil, près de la cheminée.

Sa tête était renversée en arrière, ses pieds reposaient sur les chenets. Une longue houpelande enveloppait son corps, maigre comme un squelette.

Devant lui, dans les cendres, chantait une bouillotte en fer-blanc qui dialogait avec un grillon caché dans l'âtre.

Maximilien buvait énormément de café.

Un gros chat, les griffes rentrées sous sa poitrine fourrée, les yeux demi-clos, faisait entendre son ronron monotone.

Lorsque j'entrai, le chat se leva en faisant gros dos ; son maître ne bougea pas.

Il resta immobile, les yeux toujours fixés au plafond, ses mains blanches et effilées posées sur les bras du fauteuil.

Je fus surpris de cet accueil, j'hésitai un instant, puis enfin je m'approchai de ce singulier personnage et lui dis l'objet de ma visite.

—Ah ! c'est vous, docteur ? fit-il en tournant légèrement la tête de mon côté ; on m'a en effet parlé de vous. Prenez donc la peine de vous asseoir. Au fait, ai-je une chaise à vous offrir ? Ah ! oui, tenez je crois qu'il m'en reste encore une dans ce coin-ci.

Je pris la chaise qu'il m'indiquait du doigt et vins m'asseoir à côté de lui.

—Ce brave Jules ! continua-t-il, il m'a trouvé bien malade, la dernière fois qu'il est venu me voir, et m'a promis de m'envoyer la Faculté... C'est vous la Faculté ?

Je m'inclinai en souriant.

—Oui, je souffre beaucoup... J'ai depuis quelque temps des éblouissements, et ne puis soutenir l'éclat de la lumière... J'ai toujours froid.

Il pencha son long corps vers la cheminée et attisa le feu avec les pincettes. La flamme qui jaillit éclaira d'une lueur rouge la figure de cet homme étrange.

Il paraissait avoir trente ans au plus ; mais ses yeux entourés d'un cercle noir, ses lèvres pâles, ses cheveux grisonnants, le tremblement de ses membres, en faisaient presque un vieillard.

Il se rejeta lourdement dans son fauteuil et me tendit la main.

—J'ai la fièvre, n'est-ce pas ? dit-il.

Sa main était brûlante, son pouls rapide et saccadé.

Je lui fis les questions d'usage ; il me répondait d'une voix faible et sans tourner la tête.

Lorsque j'eus fini mon examen ;

—Voilà un homme perdu ! pensai-je.

—Je suis bien malade, n'est-ce pas ? Combien croyez-vous qu'il me reste encore de temps à vivre ? dit-il en me regardant fixement. Je ne répondis pas à cette question singulière.

—Souffrez-vous depuis longtemps ? demandai-je.

—Oh ! oui !... fit-il avec un accent qui me glaça... oh ! oui !... c'est là, ajouta-t-il en touchant son front.

—Voulez-vous que je vous fasse une ordonnance ?

—Volontiers, répondit-il d'un air distrait.

Je m'approchai de la table, qui était, comme je l'ai dit, surchargée de livres et de manuscrits, et à la lueur vacillante d'une bougie, j'écrivis rapidement l'ordonnance.

Quelle ne fut pas ma surprise, quand j'eus fini, de voir debout, à côté de moi, mon malade qui regardait avec son sourire étrange les quelques lignes que j'avais tracées.

Il prit le papier, le considéra quelque temps, et haussant les épaules :

—Des remèdes ! fit-il, toujours des remèdes ! Croyez-vous réellement que cela puisse me guérir ?

Incomparables contre les
affections nerveuses

Femmes Malades et Fai-
bles, employez les

Tablettes Royales Rollens

Incomparables pour jeunes
filles et femmes pâles